Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 6 (1861)
Heft: 21

Artikel: Les derniers combats de l'ancienne Berne [suite]
Autor: Steinlen, Aimé
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-329408

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES DERNIERS COMBATS DE L'ANCIENNE BERNE.

(Suite.)

Des deux côtés on suspendit le feu pour un moment. Les bataillons bernois traversèrent Soleure à la hâte et prirent en désordre le chemin d'Herzogenbouchsée, où le général de Buren espérait rallier sa division. Mais déjà la mutinerie se répandait dans les rangs et parmi le peuple ; de tous côtés les accusations de trahison se faisaient entendre ; les soldats, argoviens pour la plupart, se débandèrent et regagnèrent leurs foyers. Les deux bataillons placés sur le Weissenstein, inquiétés par quelques postes français, redescendirent aussi à la hâte du côté de Wanguen, et, comme ils étaient de cette contrée, ils se dispersèrent également. A la fin du jour, il ne restait plus de toute la division, que la compagnie d'artillerie Kœnig. Son brave capitaine, qui ne l'avait pas laissé entamer un instant, la ramena en bon ordre du côté de Berne, tandis que le général de Buren rentrait seul de son côté dans la capitale, pour rapporter au gouvernement les événements de la journée.

A Buren, de Graffenried avait perdu bien du temps par l'envoi d'un parlementaire. Ses troupes, furieuses, ne demandaient qu'à se se battre, et aussitôt après le retour de l'adjudant Wyss, la lutte commença avec les Français logés à Reiben, de l'autre côté du pont. L'artillerie bernoise, habilement conduite par son chef, le capitaine Koch, obtint bientôt un avantage marqué. Deux pièces de douze entr'autres, placées sur la langue de terre que forme l'Aar en avant de Buren, firent beaucoup de mal aux Français. Soit que Graffenried, néanmoins, ne se sentit pas assez en force, soit que ce fût déjà trop tard, il resta sur la défensive. Après avoir appris la capitulation de Soleure, il se retira en arrière dans une excellente position, à Oberburen, laissant Wyss avec deux compagnies pour défendre la ville. L'ennemi s'accumulant à Reiben, Wyss fit brûler le pont, ce qui mit le feu à quelques maisons de Buren et au village de Reiben tout entier, que les Français durent évacuer après une perte assez forte. Vers cinq heures du soir, le général Nouvion fit sommer Graffenried de rendre la ville. Celui-ci refusait, déclarant vouloir défendre son poste à toute extrémité, lorsque lui arriva l'ordre du Conseil de guerre d'exécuter au plus tôt sa retraite vers la capitale menacée. Il se mit aussitôt en marche avec toutes ses troupes, et arriva le trois mars, à trois heures du matin, sur le Bruckfeld, aux portes de Berne.

Cependant la plus grande faute avait été commise à Nidau. La cinquième colonne, qui depuis deux ou trois jours occupait les villages bernois de Douanne et de Gléresse, avait fait, au bruit de la canonnade de Lengnau, ce que les autres corps auraient dû faire. Elle avait marché en avant, gagné les hauteurs, et de là se dirigeait du côté de Bienne, pour prendre l'ennemi par derrière. La-dessus, grande alarme dans cette ville, presque complètement dégarnie de troupes. Un moment les Bernois eurent l'avantage, dans le combat qu'ils engagèrent sur le Vingelzberg avec les postes français, et si de Gross, qui de Nidau voyait distinctement l'affaire à une lieue de lui tout au plus, s'était avancé alors sur Bienne et Bœtzinguen, la défaite des Bernois aurait pu se changer en victoire, ou du moins Schauenbourg, pris en queue, se serait trouvé dans une position fort critique. De Gross, qui ne savait pas commander des milices et qui, voyant leur impatience, leurs murmures, avait plus ou moins perdu la tête, resta sans bouger. Des renforts arrivèrent bientôt aux Français qui combattaient au-dessus de Bienne; un bataillon survint du côté de la montagne Diesse ; les Bernois furent repoussés, entourés, et parvinrent à grand'peine à se frayer un chemin jusqu'au lac. Une capitulation conclue le même jour leur permit de se rembarquer.

Brune, le 2 mars, n'avait pas été plus inactif que Schauenbourg. Pendant que le parlementaire bernois conférait avec lui à Payerne, il avait fait marcher son aîle droite, sous le général Pigeon, contre Fribourg. A trois heures du matin, la ville était investie, et sur une première sommation le gouvernement consentait à capituler. Tout à coup, débordé par le parti de la résistance qui, furieux, avait renforcé les postes, occupé l'arsenal et refermé les portes, il fit annoncer au général français qu'il ne pouvait plus délibérer en liberté. Pigeon, aussitôt, lance quelques grenades dans la ville, enfonce les portes à coups de canon; alors le colonel bernois Stettler, voyant que la place n'était plus tenable, se retira en bon ordre avec ses deux bataillons, accompagné d'un millier de Fribourgeois, surtout de la partie allemande, et d'une vingtaine de canons enlevés à l'arsenal. Il arriva à Neueneck vers cinq heures du soir, sans être inquiété, et prit position.

Les résultats de la journée avaient été désastreux pour les Bernois. Si par la prise de Fribourg, débordés sur leur gauche, ils devaient abandonner Morat, de ce côté l'échec était réparable, car il leur restait la forte ligne de Gumminen, Laupen et Neueneck. Mais la capitulation de Soleure ouvrait la route de Berne, et, chose plus grave encore, la démoralisation, l'insubordination avaient gagné toutes les troupes. C'est dans les difficultés d'une retraite qu'on mesure la solidité d'une armée; et si des soldats exercés ont peine à supporter

cette épreuve, quelle force d'âme, quelle confiance dans les chefs ne faut-il pas à des milices, pour qui tout est nouveau dans la guerre? Les soupçons de trahison, d'entente avec l'ennemi, soigneusement attisés par des émissaires secrets, éclataient de toutes parts, et peu s'en fallut déjà qu'à Nidau le colonel de Gross ne fût massacré par les troupes. Le général le fit aussitôt remplacer.

VI

A la nouvelle de la prise de Fribourg et de Soleure, d'Erlach avait changé toutes ses dispositions. Il donna ordre à la division du sud d'évacuer Morat et de se replier sur les positions de la Sarine et de la Singine; à celle du nord d'occuper la ligne qui d'Arberg s'étend par Frienisberg, la montagne de Schupfen, Bouchsée, jusqu'au Grauholz. Afin de diriger lui-même les mouvements des troupes, il établit son quartier-général à Hofwyl; mais telle était la confusion qu'au lieu de huit bataillons qu'il croyait pouvoir y réunir, il n'y trouva que huit pièces de gros calibre et dut y rester presque seul. Sa gauche était complètement dégarnie. Les troupes de Graffenried avaient rétrogradé jusqu'à Berne; celles du général de Buren n'existaient plus; les auxiliaires des autres cantons ne comptaient pas. Il fallait tout remonter, tout remettre en ligne, tout créer à nouveau; et certes ce fut un grand mérite du général bernois, dans une situation aussi désespérée, de n'avoir pas renoncé à toute défense et d'avoir voulu tenir jusqu'au bout.

Heureusement que le 3 et le 4 mars, les Français n'entreprirent rien de nouveau. Les troupes de Brune se contentèrent, à défaut d'autres trophées, de détruire l'ossuaire de Morat et de diriger une fausse attaque sur Gumminen; celles de Schauenbourg se bornèrent à des reconnaissances. Elles se préparaient pour l'attaque générale du lendemain.

Les Bernois, de leur côté, cherchaient à prendre leurs mesures: d'Erlach appelait aux armes le landstourm, faisait son possible pour réunir ses bataillons, dont la retraite du 2 et 3 mars avait encore diminué le nombre; mais l'insubordination se montrait partout. La révolte acquit même un tel caractère de gravité parmi les troupes stationnées à Gumminen, que le colonel Louis de Watteville, officier courageux, mais peu intelligent, se décida, le 3 au soir, à abandonner les importantes positions qui lui avaient été confiées et à se retirer sur Berne. Il fit avertir de son dessein pendant la nuit les colonels Ryhner et Stettler, qui commandaient à Laupen et à Neueneck, et commença lui-même sa retraite le 4 au matin. Ryhner et Stettler,

profondément étonnés, mais en danger de voir leur droite débordée et tournée par l'abandon de Gumminen, se replièrent sur Wanguen, puis, laissant là leurs troupes, coururent seuls à Berne chercher des ordres que, dans la confusion générale, on ne savait trop leur donner. Au moment où ils revenaient à cheval, ils furent entourés, près du grand tilleul, aux portes de la ville, par une troupe de soldats ameutés, et tués immédiatement à coups de fusil. Ces deux officiers comptaient au nombre des plus énergiques de l'armée, et l'on se rappelle involontairement ici l'observation de M. Monnard : « Partout où l'accusation de trahison se faisait entendre, on trouvait des émissaires des français [1]. » Ce déplorable évènement réveilla l'autorité de sa léthargie. L'ordre fut aussitôt expédié à toutes les troupes de reprendre leurs positions de la veille. Après quelques murmures, la colonne de Gumminen, qui était en marche, rebroussa chemin et rentra dans le devoir. Le 4, dans la journée, les Bernois occupaient de nouveau les postes de Neueneck, Laupen et Gumminen. Le colonel Frédéric de Watteville, qui s'était distingué devant Soleure, remplaça Louis de Watteville dans le commandement de la division. Il désigna le quartier-maître général de Graffenried comme chef des troupes qui devaient défendre Neueneck.

Au nord, d'Erlach parcourait sa nouvelle ligne, mais quelle ligne de bataille! dit un témoin occulaire. Le général avait donné l'ordre de briser les routes, et rien n'était fait; d'ouvrir des fossés, de construire des ouvrages de campagne au Grauholz, et le 4 mars au matin, quelques forçats commençaient seulement à y travailler. Tout lien de subordination avait disparu parmi les troupes. Elles se plaçaient où le sort les conduisait, où un emportement aveugle les guidait. Des bataillons entiers se portaient de leur chef en des localités où l'on n'aurait pas dû trouver un homme; les véritables positions militaires n'avaient pas une compagnie pour les garder, et la voix des chefs se brisait inutile contre l'anarchie universelle. En passant à Moosseedorf, d'Erlach aperçut un jeune officier d'artillerie qu'il connaissait; il lui fit signe d'approcher, et, se penchant sur son cheval, lui dit à voix basse : « Mon cher voisin, tout est perdu ! Le gouvernement a abdiqué. La troupe est révoltée. J'y perdrai la vie, et, ce qui me peine bien autrement..... l'honneur. Adieu ! »

Non, d'Erlach n'a point perdu l'honneur. Ce reproche retombe de tout son poids sur les hommes qui, après les évènements du 2 mars, osaient espérer encore qu'en se mettant à plat ventre ils désarmeraient les Français, et venaient, en effet, d'abdiquer. Le 4 mars, à 6 heures

(1) *Histoire de la Confédération suisse,* T. XVI, p. 54.

du matin, le Grand Conseil, après une longue délibération, avait résolu de céder à toutes les exigences de Brune. Il avait renoncé à ses pouvoirs et nommé immédiatement un gouvernement provisoire. L'avoyer Steiguer, qui avait encore lutté énergiquement contre ces lâches condescendances, descendit de son trône après l'abdication. Tous les membres se levèrent; il traversa la salle avec calme et gravité, sans prononcer une parole. Sur le seuil, se retournant encore une fois vers l'assemblée, il lui jeta un regard de dédain, puis rentra dans sa maison. Il emportait avec lui le vieil esprit de la république (1).

Pendant les journées du 3 et du 4, la confusion la plus complète régnait à Berne. La ville était remplie de landstourm, qui affluait de tous les côtés, vieillards infirmes, enfants, femmes mêmes, les uns armés de vieux mousquets, d'autres de hallebardes, de morgenstern, de bâtons. Un bataillon entrait, un autre sortait; ici des bandes de soldats assiégeaient l'hôtel-de-ville, demandant des armes et des munitions; là se promenait l'un des principaux meurtriers de Stettler, montrant le chapeau de la victime et se vantant de son action; là des groupes se formaient, harangués par un orateur, et partout l'on entendait le mot de trahison. L'un des premiers actes des autorités nouvelles fut d'accorder aux troupes le droit de pourvoir elles-mêmes aux places vacantes d'officiers, ce qui ne contribua guère, comme l'observe de Rodt, à resserrer la discipline; on ouvrit l'arsenal, où chacun put se servir; mais on espérait toujours pouvoir conjurer l'orage. Cette fois Brune répondit sèchement aux parlementaires que Berne devait recevoir une garnison française; et, par un juste châtiment, ce gouvernement provisoire, élu le matin pour éviter la guerre, dut la décréter lui-même le soir.

Du reste, les hommes décidés n'avaient pas attendu ce moment pour sentir que, s'ils pouvaient encore servir la patrie, c'était les armes à la main. L'un des avoyers, de Mulinen, montait la garde devant l'hôtel-de-ville; le sénateur Effinguer, âgé de 70 ans, prit ses pistolets et partit à pied pour l'armée ; l'avoyer Steiguer revêtit l'uniforme bleu des milices, sa décoration, son cordon de l'aigle noir de Prusse, et, trop faible pour marcher, se rendit en voiture auprès du général d'Erlach. Sur la grande route, à quelque distance de la ville, il put juger de l'état de l'armée. Deux bataillons révoltés, qui avaient abandonné la position de Schupfen, se retiraient malgré les efforts de leurs chefs, déclarant vouloir rentrer dans leurs foyers pour s'y défendre. A la demande d'un officier, Steiguer descendit de voiture,

(1) Monnard, *Histoire de la Confédération suisse*, T. XVI, p. 56.

fit former les soldats en carré, et leur adressa un discours qui, répété à haute voix par le commandant, changea soudain les dispositions de ces hommes. Emus, ils déclarèrent unanimement vouloir vaincre ou mourir avec la ville de Berne. Et ils tinrent parole, car le lendemain ils se battirent bravement à Neueneck. Steiguer continua sa route, et trouva d'Erlach au Grauholz, occupé à prendre ses dernières dispositions.

VII

Les troupes que les Bernois avaient encore à opposer aux Français ne comptaient pas 17,000 hommes, en y comprenant celles cantonnées à Berne et aux environs. Au nord, sous d'Erlach, 3500 hommes. Quatre bataillons s'étaient avancés d'eux-mêmes jusqu'à Fraubrounnen, laissant dégarnies les positions de Bouchsée et de Schupfen; 900 hommes à peine restaient au Grauholz, avec 5 pièces de canon. A Frienisberg, sans communication avec d'Erlach, 1500 Zuricois, et plus loin, à Aarberg, de Rovéréa avec sa légion romande et un ou deux bataillons, en tout 2000 hommes. Environ 7000 Bernois, répartis entre Gumminen, Laupen et Neueneck, gardaient les positions du sud. Ajoutons à cette armée les bandes désordonnées du landstourm, armées de fourches, de faux, et toutes comptant des femmes dans leurs rangs. Les auxiliaires d'Uri, Schwytz et Glaris, se préparaient à partir sans combattre, après avoir, comme ils le disaient, « donné les preuves les plus convaincantes de leur dévouement à leurs chers confédérés de Berne. »

Le 5 mars, au point du jour, Schauenbourg se mit en marche avec toutes ses troupes. Son avant-garde déboucha des environs de Bætterkinden. Le corps principal, stationné à Lohn, en deçà de Soleure, la suivit de près. Il culbuta après quelque résistance le premier poste bernois, près de Schalounen. Quinze cents hommes l'attendaient en bataille, sur le plateau en avant de Fraubrounnen, à l'endroit où se voient encore un grand tilleul et le monument de la victoire des Bernois sur les bandes d'Enguerrand de Coucy. Position mauvaise, facile à tourner de tous les côtés, que le général n'avait certainement pas choisie, mais où les soldats s'étaient portés de force, afin de défendre leurs propres foyers. Presque tout le monde avait perdu la tête. Un bataillon alla même se loger loin des autres dans une clairière, où il fut, après l'action, cerné et écharpé.

(A suivre.)